

« Arrêté le 8 novembre 1926 et assigné d'abord à cinq ans de relégation dans une île, **Antonio Gramsci** sera condamné par le Tribunal spécial à 20 ans, 4 mois et 5 jours de prison ; **« Pour vingt ans nous devons empêcher ce cerveau de fonctionner »**, déclarera le 4 juin 1928 le procureur fasciste. » (Source : [Bellaciao, Antonio GRAMSCI : Lettres de la prison \(1926–1937\)](#))

[Mémoire des luttes] Je reproduis ci-dessous un article passionnant publié sur l'indispensable et quotidien [Saker francophone](#), à la mémoire d'Antonio Gramsci, dont nous devrions entretenir le souvenir pour nous donner des forces :

# Antonio Gramsci et la bataille contre le fascisme

Par **Chris Hedges** - Le 4 juin 2017 - Source [Truthdig](#)

**Antonio Gramsci écrit ses [Cahiers de prison](#) à une époque assez peu différente de la nôtre. Les partis politiques dirigés par la classe libérale, parce qu'ils s'étaient détachés de la classe ouvrière, étaient faibles ou insignifiants. La gauche radicale avait été neutralisée et avait échoué à formuler une vision alternative au capitalisme. Il y avait une « crise d'autorité ». Le fascisme montait et la répression d'État devenait de plus en plus dure et totalitaire.**

Le régime de [Benito Mussolini](#) réclamait, comme notre État corporatiste, que soit installé un gouvernement basé sur l'efficacité, la méritocratie, la gestion de la société par des experts et des spécialistes et l'élimination de la lutte de classe par la médiation. Il célébrait également les valeurs militaires « héroïques », le traditionalisme et un passé mythique qui remontait, dans le cas de l'Italie fasciste, à l'ancienne Rome. Il récompensait aussi le conformisme et la loyauté, dénigrait les humanités et la culture au profit de la formation professionnelle et technique, le spectacle et le kitsch patriotique. Il prêchait un positivisme implacable, ridiculisait la notion de bien public en proclamant un hyper-individualisme et a affaibli la presse. La dissidence et la critique étaient condamnées comme une trahison. Lorsque Gramsci fut arrêté et emprisonné en 1926, il jouissait de l'immunité parlementaire, mais les règles juridiques n'avaient plus aucun sens à ce moment-là. C'est dans ce sombre paysage politique que nous avons eu la maxime de [Gramsci] que vous avez tous entendue : « *Le pessimisme de l'intelligence, l'optimisme de la volonté* ».

Gramsci, comme [Léon Trotsky](#), était un intellectuel mais aussi un journaliste. Et c'est Trotsky qui regrette que, au moment où Gramsci voulait construire le Parti communiste italien, les élites économiques, alliées aux fascistes, aient mis en place des formes de répression si draconiennes qu'une organisation efficace était presque impossible.

Gramsci s'écartait de la croyance [marxiste](#) selon laquelle les contradictions intrinsèques du capitalisme conduiraient d'elles-mêmes au socialisme. Il était opposé au contrôle de fer d'une avant-garde révolutionnaire léniniste. La révolution, écrivit-il, ne serait atteinte que lorsque les masses auraient acquis un niveau de conscience suffisant pour exercer leur autonomie personnelle et échapper aux mœurs, stéréotypes et récits disséminés par la culture dominante. Le changement révolutionnaire exigeait cette capacité intellectuelle pour comprendre la réalité.

L'hégémonie, pour Gramsci, se réfère à la façon dont les élites dirigeantes, à travers les organes de la culture de masse, manipulent notre compréhension de la réalité pour promouvoir leurs intérêts. Les consommateurs passifs de la culture de masse voient le monde non tel qu'il est mais tel qu'il est interprété pour eux. La culture de masse, y compris la presse, les écoles et les systèmes de divertissement, diabolisent tous ceux que les élites dirigeantes désignent comme boucs émissaires et craignent - dans notre cas les gens de couleur, les pauvres, les musulmans, les travailleurs sans papiers, les anti-capitalistes, les syndicats, les intellectuels, les progressistes et les dissidents. Les dirigeants d'entreprise utilisent la culture de masse pour transformer les revendications économiques et sociales légitimes en problèmes psychologiques et émotionnels - d'où les battements de tambour dans l'ensemble de la société appelant à croire en nous-mêmes, à travailler dur, à être obéissants, à tenir compte des [psychologues positifs](#) et des gourous du développement personnel, à étudier, à viser l'excellence et à croire en nos rêves. Ce mantra, qui nous assure en substance que la réalité n'est jamais un obstacle à nos désirs,

s'accompagne de la promotion d'une fausse camaraderie avec la soi-disant famille d'entreprise, si nous travaillons pour une grande société, ou d'un nationalisme exacerbé.

Gramsci a eu la prescience de voir qu'on ne demandait pas seulement au gestionnaire capitaliste de maximiser les profits et de réduire le coût du travail. Le gestionnaire devait construire des mécanismes d'endoctrinement pour assurer l'intégration sociale et la solidarité collective au service du capitalisme, d'où les évaluations, les promotions et les rétrogradations permanentes en même temps que le rassemblement des employés dans des réunions pour instiller une pensée de groupe. Avec cet endoctrinement, de mini états de sécurité et de surveillance s'installent dans nos lieux de travail, où chaque mouvement et chaque mot prononcé sont enregistrés ou filmés au nom du service à la clientèle. Les entreprises fonctionnent comme de petits États totalitaires, des modèles pour l'État corporatiste plus vaste.

Gramsci voyait la culture de masse comme le premier outil pour obtenir la soumission. Plus la culture de masse infecte la pensée et les comportements de la population, moins l'État doit durcir les formes de coercition pour exercer sa domination. Gramsci décrit la culture de masse, ou la société civile, comme les tranchées et les fortifications permanentes qui défendent les intérêts fondamentaux des élites. Le changement révolutionnaire n'interviendra qu'après une longue série d'attaques, que Gramsci appelait une « *guerre de position* », sur ces défenses idéologiques extérieures. C'était, à ses yeux, une étape de la guerre de siège qui exige « *patience et inventivité* ». Une fois que l'idéologie dirigeante perd sa crédibilité, une fois que la culture de masse n'est plus efficace, ses structures institutionnelles s'effondrent. Bref, une contre-hégémonie arrive avant le pouvoir.

*« Chaque révolution, écrivit-il, a été précédée par un intense travail critique, par la diffusion de culture et la diffusion d'idées. [...] Le même phénomène se répète aujourd'hui dans le cas du socialisme. C'est à travers une critique de la civilisation capitaliste que la conscience unifiée du prolétariat s'est formée ou se forme encore, et une critique implique de la culture, pas simplement une évolution spontanée et naturaliste. [...] Se connaître soi-même signifie être soi-même, être le maître de soi. [...] et nous ne pouvons réussir à moins de connaître aussi les autres, leur histoire, les efforts couronnés de succès qu'ils ont accomplis pour être ce qu'ils sont, pour créer la civilisation qu'ils ont créée et que nous cherchons à remplacer par la nôtre. »*

Les révolutions ont été avant tout une bataille d'idées.

*« Un obstacle principal au changement est la reproduction par les forces dominantes d'éléments de leur idéologie hégémonique, écrivit Gramsci. C'est une tâche importante et urgente de développer des interprétations alternatives de la réalité. »*

Noam Chomsky résume ceci par « *dire la vérité* ».

Et Gramsci appuyait : « *Dire la vérité est révolutionnaire.* »

Le cœur du [néolibéralisme](#) est l'idée absurde que le niveau de vie de la classe ouvrière mondiale augmentera en défigurant les sociétés pour obéir servilement aux diktats du marché.

Nous avons atteint un moment dans l'histoire de l'humanité où l'idéologie régnante a perdu sa crédibilité. Toutes les promesses du néolibéralisme se sont révélées fausses. L'abolition des conditions de résidence nationale pour les sociétés a été utilisée pour légaliser les boycotts fiscaux des entreprises. La classe moyenne - le fondement de toute démocratie capitaliste - dépérit et a été remplacée par des travailleurs pauvres, en colère et privés de leurs droits. Les ouvriers sont forcés d'avoir deux ou trois boulots et des semaines de travail de 70 heures pour rester solvables. Les factures médicales, les emprunts étudiants, les prêts hypothécaires à risque et les dettes sur la carte de crédit provoquent des faillites dévastatrices. La classe des dirigeants d'entreprise, pendant ce temps, ramasse des milliards en bonus et en compensations et utilise son argent et des lobbyistes pour détruire les institutions démocratiques. Elle a installé solidement un système que le philosophe politique [Sheldon Wolin](#) appelle un « *totalitarisme inversé* ».

Au fur et à mesure que ces mensonges s'éventent, nous sommes jetés dans ce que Gramsci appelle un interrègne - un temps pendant lequel l'idéologie dominante a perdu son efficacité mais n'a pas encore été remplacée par une nouvelle. « *La crise consiste, écrivit Gramsci, précisément dans le fait que l'ancien meurt et que le nouveau ne parvient pas à voir le jour [et] dans ce clair-obscur surgissent des monstres.* » D'où les mutations politiques comme Donald Trump ou, à l'époque de Gramsci, Mussolini.

L'accélération de la [désindustrialisation](#) dans les années 1970 a créé une crise qui a forcé les élites diri-

geantes à inventer un nouveau paradigme politique, comme Stuart Hall [avec des co-auteurs] l'explique dans son livre *Policing the Crisis*. Ce paradigme, claironné par les médias aux ordres, a fait passer ses priorités du bien commun à la race, au crime et à l'ordre public. Il a dit à ceux qui subissaient de profonds changements économiques et politiques que leurs souffrances ne résultaient pas de la cupidité des entreprises mais d'une menace à l'intégrité nationale. L'ancien consensus qui s'appuyait sur les programmes du *New Deal* et de l'État social a été attaqué comme étant favorable aux jeunes criminels noirs, à eux qui vivent aux crochets de l'État social et aux parasites sociaux. Il fallait blâmer les parasites. Cela a ouvert la porte à un populisme autoritaire, entamé par Ronald Reagan et *Margaret Thatcher*, qui ont prétendu défendre les valeurs familiales, la morale traditionnelle, l'autonomie individuelle, l'ordre public, la foi chrétienne et le retour à un passé mythique, au moins pour les Américains blancs.

La culture de masse est une force contre-révolutionnaire puissante et dangereuse. Elle crée une mentalité grégaire. Elle bannit la pensée indépendante et autonome. Elle détruit notre confiance en nous. Elle marginalise et discrédite les non-conformistes. Elle dépolitise la citoyenneté. Elle instille un sentiment de futilité et d'impuissance collectives en présentant l'idéologie dominante comme une vérité révélée, irréfutable, une force inévitable et inexorable qui seule rend le progrès humain possible.

La culture de masse est une agression qui, comme Gramsci l'écrivait, provoque une conscience « confuse et fragmentaire » ou ce que Marx appelait « fausse conscience ». Elle vise à transmettre au prolétariat la croyance que ses « véritables » intérêts sont alignés sur ceux de la classe dirigeante, dans notre cas les multinationales.

Nous ne sommes pas produits par la nature, écrivit Gramsci, mais par notre histoire et notre culture. Si nous ne connaissons pas notre histoire et notre culture, et si nous acceptons la fausse histoire et la culture fabriquées pour nous, nous ne vaincrons jamais les forces de l'oppression. La récupération de la mémoire par les radicaux dans les années 1960 a terrifié les élites. Cela a permis aux gens de comprendre leur propre pouvoir et leur action. Elle a exprimé et célébré les luttes des travailleurs et des travailleuses et des opprimés plutôt que la bienfaisance mythique des oppresseurs. Elle a révélé l'exploitation et l'hypocrisie de la classe dominante. Et c'est pourquoi les grands patrons ont dépensé des millions pour écraser et marginaliser ces mouvements et leurs histoires dans les écoles, la culture, la presse et dans nos systèmes de divertissement.

« Non seulement les gens n'ont pas de conscience précise de leur propre identité historique, déplorait Gramsci sous le fascisme, ils ne sont même pas conscients de l'identité historique ou des limites exactes de leur adversaire. »

Si nous ne connaissons pas notre histoire, nous n'avons aucun point de comparaison. Nous ne pouvons pas nommer les forces qui nous contrôlent ou voir la longue continuité de l'oppression capitaliste et de la résistance. Une fois qu'une démocratie échoue, comme en a averti Platon, elle crée les conditions pour une tyrannie basée sur le soutien populaire. C'est ce qui s'est passé dans l'Italie fasciste. C'est ce qui s'est passé avec l'élection de Trump. Lorsqu'un populisme de droite ou le fascisme prend le pouvoir, le but n'est pas, comme le disait Gramsci, d'éveiller « la conscience civique de la nation », mais de nourrir et de recréer une conscience civique perdue. C'est là où nous en sommes historiquement. Et c'était là où en était Gramsci lorsqu'il écrivit ses volumineux *Cahiers de prison*.

La démocratie fut une anomalie dans la plus grande partie de l'Histoire de l'Occident. Après l'effondrement de la démocratie athénienne en 322 avant l'ère chrétienne – et cette démocratie n'était réservée qu'aux hommes et excluait les esclaves –, il s'est passé 2000 ans avant l'apparition d'un autre gouvernement démocratique. Ce n'est qu'à la fin du XX<sup>e</sup> siècle que des gouvernements démocratiques, maintenant menacés par des mouvements proto-fascistes, ont pu fleurir, même de manière imparfaite. Notre propre système de gouvernement, si on considère l'exclusion des Afro-Américains, des Amérindiens, des hommes non propriétaires et des femmes, ne pouvait pas être défini comme une démocratie complète jusqu'à la moitié du siècle dernier. Et, comme l'Italie fasciste, nous retournons à un despotisme plus familial.

Il y a une raison pour laquelle l'État capitaliste cherche à maintenir les travailleurs sans conscience. Aucun travailleur ne bénéficiera pleinement de son travail dans un système capitaliste puisque cela détruirait le capitalisme lui-même. Et tout travailleur qui comprend vraiment ses intérêts se consacrerait à renverser le capitalisme.

Gramsci publia l'article à Turin, dans *Ordine Nuovo* (Ordre nouveau), pendant les soulèvements de 1919 qui virent les ouvriers s'emparer des ateliers et former des conseils ouvriers. Lui et les autres auteurs de l'article – qui cessèrent inexplicablement de publier au plus fort des troubles pour se consacrer à

l'organisation - ne défendaient pas des positions avant d'avoir analysé et discuté longuement avec les conseils ouvriers. Ces conseils, écrivit Gramsci, avaient non seulement conféré du pouvoir aux travailleurs sur leurs vies professionnelles, mais avaient brisé le mur qui empêchaient les citoyens privés de participer à la vie politique.

Pour Gramsci, la politique révolutionnaire ne venait pas d'en haut mais d'en bas. Elle était organique. Et l'échec, à ses yeux, des élites révolutionnaires est qu'elles étaient souvent aussi dictatoriales et déconnectées des ouvriers que les élites capitalistes. Les masses devaient être intégrées aux structures du pouvoir pour créer une nouvelle forme de politique de masse - d'où son insistance sur le fait que tous les gens sont des intellectuels capables de pensée autonome et indépendante. Une démocratie n'est possible que si *tous* ses citoyens comprennent la mécanique du pouvoir et ont un rôle dans l'exercice de ce dernier.

Gramsci [1891-1937] se serait désespéré de la fracture, aux États-Unis, entre notre Gauche anémique et la classe ouvrière. Ridiculiser les partisans de Trump, être incapable d'écouter et de se soucier de la souffrance des travailleurs pauvres, y compris blancs, garantit que toute révolte sera mort-née. Ceux d'entre nous qui cherchent à renverser l'État corporatiste devront commencer localement. Cela signifie défendre des propositions comme l'augmentation du salaire minimum, lutter pour de l'eau propre, les soins de santé universels et un bon enseignement public, y compris la formation universitaire gratuite, qui parlent directement de l'amélioration des conditions de vie de la classe laborieuse. Cela ne veut pas dire donner des leçons à la classe ouvrière, et en particulier à la classe ouvrière blanche, sur le multiculturalisme et la politique identitaire.

La révolte, cependant, sans une vision politique alternative, Gramsci le savait, était vouée à l'échec. Les ouvriers sont mobilisés aussi facilement autour d'idéologies anti-démocratiques comme le fascisme et le racisme. S'ils manquent de conscience, ils peuvent devenir une force sombre dans le corps politique, comme nous l'avons vu lors des rassemblements de Trump et avec l'augmentation des crimes mus par la haine.

« *Mais est-ce suffisant qu'une révolution soit menée par des prolétaires pour qu'elle soit une révolution prolétarienne ?*, questionnait-il. *La guerre est aussi est faite par des prolétaires, mais elle n'en est pas pour autant un événement prolétarien. Pour que cela le soit, il faut la présence d'autres facteurs spirituels. Il doit y avoir plus pour la révolution que la question du pouvoir : il doit y avoir la question de la morale, de la manière de vivre.* »

Cette insistance sur la vision d'un nouvel ordre opposa Gramsci aux anarchistes et aux syndicats. L'État pourrait affronter les troubles, même la révolte, savait-il, tant qu'elle était sporadique et localisée et ne formulait pas un programme visant à remplacer les structures qui maintiennent les élites dirigeantes au pouvoir. « *L'État socialiste ne peut pas s'incarner dans les institutions de l'État capitaliste [...], écrivit-il. L'État socialiste doit être une création fondamentalement nouvelle. Les institutions de l'État capitaliste sont organisées de manière à faciliter la libre concurrence : se contenter de changer le personnel dans ces institutions ne changera guère la direction de leur action.* »

Gramsci fut un enfant maladif qui, après avoir été laissé tombé au bas des escaliers par une servante à l'âge de 4 ans, devint bossu et mesurait 4 pieds 6 pouces [*un peu plus de 137 cm, NdT*] à l'âge adulte. Il grandit en Sardaigne, une île pauvre du sud de l'Italie. Il vécut dans une extrême souffrance la plus grande partie de sa vie, dans la pauvreté lorsque son père fut emprisonné pour corruption. Il était, physiquement, par tempérament et géographiquement, un paria. Cela lui donna une sympathie naturelle pour les marginalisés et les oubliés. Il fut troublé par le schisme entre le Sud [de l'Italie] agraire et sous-développé et le Nord, en particulier Turin, où il alla à l'université.

Les élites italiennes promurent, comme beaucoup d'autres à cette époque, l'idée de l'infériorité biologique de certaines races. Les paysans du Sud n'étaient pas pauvres parce qu'ils étaient moins bien traités que des serfs par les grands propriétaires terriens, mais parce qu'ils étaient génétiquement handicapés. Ce racisme, qui pénétrait dans la pensée de la gauche, mettait Gramsci en rage. Ses écrits sur les divisions entre le Nord industriel et le Sud agraire furent fondamentales pour Edward Saïd lorsqu'il écrivit *L'Orientalisme*. Comme Gramsci, il a vu comment les stéréotypes racistes diffusés par le Nord mondial étaient utilisés pour justifier les politiques d'exploitation et d'oppression du Sud mondial.

« *Tout le complexe d'activités pratiques et théoriques avec lequel la classe dominante non seulement justifie et maintient sa domination, mais fait en sorte d'obtenir le consentement actif des gouvernés* » doit être rendu clair pour le public, écrivit Gramsci.

La compréhension par Gramsci de la façon dont les élites dirigeantes fabriquent le consentement le sépare de Marx. Marx voyait la [théorie critique](#) comme un préliminaire à la construction d'une société égalitaire et juste. Dans la société juste, la théorie critique, comme l'État, dépérirait. Gramsci savait que les élites reproduiraient continuellement des situations et des idéologies pour maintenir leur contrôle ou le prendre. Cela exigeait la vigilance constante du théoricien révolutionnaire critique. Il y aurait une bataille sans fin des idées, celles développées par les élites pour justifier leurs privilèges et celles des théoriciens radicaux qui dénonceraient ces idées comme étant des instruments de répression et soutiendraient une alternative socialiste.

Gramsci soutenait que le facteur humain - rompant de nouveau avec Marx - est essentiel. L'Histoire, disait-il, est faite par la volonté des hommes. Elle n'est pas prédéterminée. On ne peut pas comprendre comment nous acquérons de la conscience et comment nous réalisons la révolution en ne considérant que les moyens de production. Nous ne pouvons pas, avertissait-il, prédire le cours de l'Histoire. Nous pouvons reculer tout autant qu'avancer. Nous devons, par conséquent, créer une contre-culture dynamique qui finit par rendre la révolution possible. Alors que nous battons en retraite devant l'offensive du fascisme, cela fait de Gramsci notre contemporain.

## **Chris Hedges**

*Traduit par Diane, vérifié par Wayan, relu par Hervé pour le Saker francophone*

Source : <http://lesakerfrancophone.fr/antonio-gramsci-et-la-bataille-contre-le-fascisme>

Fil Facebook correspondant à ce billet :

<https://www.facebook.com/etienne.chouard/posts/10155369931492317>